

Le devoir de mémoire de Noël Cohard, résistant et déporté

Noël Cohard, maraicher giérois, s'inscrit à la Résistance française intérieure (RIF) après le décret de Vichy de février 1943 imposant le STO, et participa à la manifestation contre l'occupant du 11 novembre.

Près d'un millier de personnes se dirigèrent vers la place de la bastille lorsque partit le mot d'ordre « Tous au monument aux Diables Bleus ». M. Cohard faisait partie des 2000 patriotes qui chantèrent la Marseillaise avec une ferveur tout à fait extraordinaire. Un patriote monta sur le monument des Diables Bleus avec une pancarte intitulée « Comme nos frères corses,

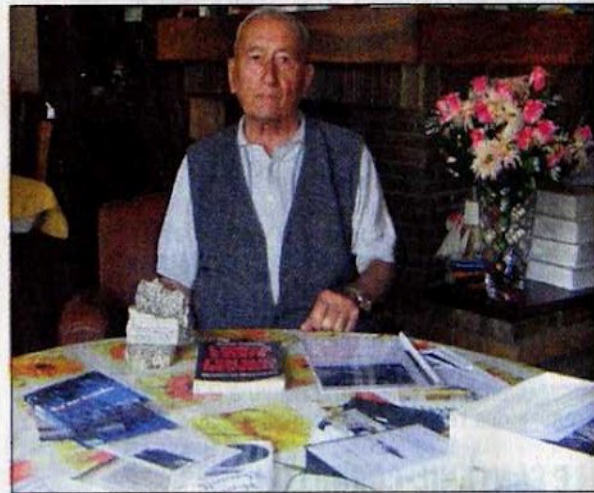
chassons l'envahisseur ». Les nazis ont alors débouché de toutes parts et pour lui, ce fut le début de l'enfer parmi les 400 personnes acheminées vers Compiègne.

Il en repartit le 17 janvier 44, dans un train avec 2000 personnes, 120 hommes dans un wagon à bestiaux en contenant 40 ou 8 chevaux. Le trajet dura 3 jours et 2 nuits sans eau ni nourriture.

Le 19 janvier 44 au soir, par -25°C, il échoua au tristement célèbre Buchenwald, où il resta 5 semaines et où on lui inocula le bacille de Koch (tuberculose). En février, il fut transporté jusqu'au camp de Flossenbürg, ouvert en 1938

mais peu connu des Français. Prisonnier politique, il faisait partie de ceux qui devaient disparaître sans laisser de traces, les fameux NN : nuit et brouillard, matricule 6729. Il commença à y faire du terrassement mais une double pleurésie purulente l'obligea à se rendre à "l'infirmerie" (plutôt un mouiroir et un lieu d'expérimentation).

Grâce à l'intervention de Jacques Michelin, médecin français, qui le faisait régulièrement changer de lit pour ne pas attirer l'attention du médecin SS, Noël put rester 23 jours au riever. Il n'oublie pas.



Noël Cohard dans son salon avec des morceaux de granit et tout ce qu'il a amassé pour son devoir de mémoire.

La vie quotidienne et misérable d'un déporté dans les camps de la mort

Sorti mais pas guéri pour autant, il fut affecté à la carrière de granit, 2 h par jour d'effroyable calvaire avec un peu de soupe (plutôt de bouillon) et de café comme nourriture, parfois servie à même les béréts, mais il n'y en avait pas pour tout le monde, tous les jours.

La journée ne se limitait pas aux heures de travail à la carrière, il y avait les heures d'appel, la douche, la tonte, l'épouillage, les heures supplémentaires, les humiliations publiques (à Noël 44 : 4 détenus servirent de décoration sur le sapin traditionnel), etc.

À la fin des 12 h dans la carrière de granit, chacun devait ramener sur son dos un énorme bloc pour l'empierrement du camp. L'espérance

de vie dans la carrière était de 3 mois.

Trois mois d'espérance de vie

Noël Cohard a tenu 6 mois grâce à son extraordinaire force de caractère et son jeune âge (23ans). Il eut la chance d'être repéré par deux politiques allemands internés depuis 1935 qui le firent entrer dans l'usine Messerschmidt installée au milieu des carrières. Il put y faire des actes de sabotage très discrets, la résistance intérieure existait bel et bien, mais les contrôles sévères et la délation mettait fin à toute tentative. N. Cohard était toujours affecté au bloc 7, celui du terrassement et de la carrière de granit ; chaque matin, environ 20 personnes mortes d'épuise-

ment durant la nuit devaient être amenées au crématoire.

Des conditions de vie effroyables

Le camp était prévu pour 3000 personnes, on en dénombra jusqu'à 22 000. Chaque baraque en bois au toit de papier goudronné, renfermait 1000 personnes (les rescapés disent qu'il y avait 9 mois d'hiver et 3 de neige), 4 détenus dormaient tête-bêche sur des planches de 72 cm de large.

Début 1945, les commandos furent rapatriés au camp principal, amenant le typhus qui n'épargna pas N. Cohard, l'obligeant à retourner à l'infirmerie. Durant cette période, les camps se sont révoltés. Le 19 avril

45, le drapeau blanc a été hissé et le lendemain les SS évacuèrent tout le monde en 4 colonnes ; seuls restèrent les moribonds au nombre de 1536, dont N. Cohard.

Le 23 avril, le camp fut libéré par l'armée de Patton, les détenus restants furent évacués par ambulance. N. Cohard doit la vie au docteur Legeais, grand officier de l'ordre national du mérite, qui put l'emmener en avion jusqu'à Colmar.

Il pesait 37 kg pour 1 m80. Rentré à Gières le 3 juin 45, il dut repartir aussitôt pour le sanatorium de Vion pour une durée de 25 mois. Mais il ne put témoigner que 25 ans plus tard car les gens se méfiaient des survivants, avaient-ils collaborés ?

Besoin de témoigner

Il a ressenti le besoin de témoigner bien plus tard, en allant dans les écoles, se rendant en pèlerinage là où il vécut l'enfer, rapportant ce granit qui faillit le tuer. Un de ses camarades grenoblois qui ne revint jamais, lui avait dit : « Si tu rentres, n'oublie pas de dire ce qu'ils nous ont fait ».

Noël, a reçu 9 médailles prouvant sa bravoure et son courage, et malgré la douleur de l'évocation, il tient à parler de cette horrible époque, pour ses camarades, pour les plus jeunes, pour que jamais cela ne se reproduise. □

POUR EN SAVOIR PLUS

Contactez M. Cohard au 04 76 89 41 23.